

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/
Couverture de couleur

Coloured pages/
Pages de couleur

Covers damaged/
Couverture endommagée

Pages damaged/
Pages endommagées

Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées

Cover title missing/
Le titre de couverture manque

Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur

Pages detached/
Pages détachées

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Showthrough/
Transparence

Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur

Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression

Bound with other material/
Relié avec d'autres documents

Continuous pagination/
Pagination continue

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Includes index(es)/
Comprend un (des) index

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Title on header taken from: /
Le titre de l'en-tête provient:

Title page of issue/
Page de titre de la livraison

Caption of issue/
Titre de départ de la livraison

Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

Additional comments: /
Commentaires supplémentaires:

This item is filmed at the reduction ratio checked below /
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
12X	16X	20X	24X	28X	32X

faisant en passant près de la citadelle, nous vîmes à une porte extérieure des ouvrages avancés une sentinelle mexicaine du régime républicain d'alors : le soldat du peuple-roi, ou, si on l'aime mieux, le soldat roi, était pieds-nus, avait le fusil en bandoulière sur l'épaule et dormait appuyé sur un rebord de mur. Nous ne voulûmes pas troubler le paisible sommeil de ce guerrier posant au repos, et nous continuâmes notre route vers la rade.

J'allais oublier de parler des petits plongeurs mexicains d'Acapulco. Les enfants de la classe pauvre des ports mexicains, qui presque tous appartiennent à la race qu'on désigne maintenant sous le nom général d'Astèques, comptent certainement parmi les meilleurs nageurs et plongeurs du globe. Dès qu'un navire étranger se montre dans la rade ; vous les voyez se diriger dans de petites embarcations vers ces navires et, arrivés auprès du bâtiment se déshabiller, se précipiter à l'eau et nager, en criant aux passagers du navire :— *Une real, signor !* Toujours les passagers jettent alors à la mer des pièces de monnaie que les petits drôles vont de suite saisir pour les rapporter, triomphants, à leur embarcation, prêts à recommencer autant de fois que les étrangers veulent bien se donner, moyennant ce pécule, le spectacle de leur étonnante adresse.

Cet exercice n'est pas toujours sans danger, que, dis-je, il est toujours accompagné d'un très grand

danger ; car il n'est pas rare qu'un requin, franchissant le goulet pour passer de la mer à la baie d'Acapulco, vienne se mêler de la partie et blesser ou même faire périr un des petits nageurs. Un enfant avait péri il n'y avait pas deux mois, de cette sorte, et l'un fut blessé le même jour que notre navire faisait halte à Acapulco. Tout cela n'empêche pas les petits nageurs de continuer leurs exercices, et cela n'engage pas les autorités à y mettre le holà.

Déjà le plus grand nombre de passagers étaient revenus à bord du *Golden Gate*, lorsque nous en touchâmes le pont ; le jour allait faire place à la nuit quand notre navire leva l'ancre et se remit de nouveau en marche. Je promenais sur le superbe panorama de la baie d'Acapulco, sur la ville coquettement bâtie, sur la forteresse si drôlement gardée, sur cette riche végétation mexicaine, sur cette côte si accidentée, mes derniers regards de voyageur, et je rêvais de mon pays du Nord, sous le ciel rougi de ces chaudes régions.

Le temps était calme et serein ; mais la chaleur, déjà grande, devint bientôt suffocante à mesure que nous avançons vers la zone torride. La fièvre, dite de Panama, laquelle a fait périr tant de victimes, se déclara à bord du *Golden Gate* : le médecin du

navire crut devoir recourir à toutes les précautions indiquées en de semblables circonstances.

J'avoue que l'irruption de cette maladie me causa de mortelles inquiétudes ; le désir de revoir mes parents et mon pays était tel, et la joie que je me faisais d'avance de mon retour telle aussi que l'idée de la possibilité de succomber en chemin m'était insupportable. Il fallait pourtant se résigner et accepter les décrets de la divine Providence, quels qu'ils fussent : je trouvai, dans cette salutaire pensée, un adoucissement que les plus beaux raisonnements et les plus éloquents discours n'auraient certainement pas réussi à me procurer.

La fièvre de Panama atteignit plusieurs passagers ; mais un seul succomba : je vis son cadavre descendre à la mer, c'étaient donc, avec celui de la jeune femme dont j'ai raconté l'histoire, deux dépouilles humaines que nous donnions en pâture aux hideux requins que je tiens en très grande horreur. C'est une triste cérémonie qu'une sépulture à la mer ! Ce cadavre lié dans un sac chargé à l'une de ses extrémités d'un poids destiné à l'entraîner au fond, cette planche placée sur le rebord du navire pour lancer le tout à l'eau, cet absence du prêtre et de toute cérémonie religieuse, ce bruit de l'onde qui s'ouvre et se referme sur la victime qu'elle engouffre ; tout cela au milieu de l'immensité de l'Océan, sur lequel le navire

semble un point imperceptible, tout cela est d'un effet triste et lugubre qui met le froid au cœur !

Nous avons perdu la côte de vue depuis quelques jours et, maintenant dirigeant notre marche vers la rive centre-américaine, nous approchions rapidement du terme de cette première course, Panama. Reprenant ensuite le terre à terre des côtes, nous cotoyions de nombreuses îles, que nous râsons d'assez près pour pouvoir en admirer la riche végétation, quelquefois même d'assez près pour distinguer les oiseaux au plumage rouge et bleu qui abondent en ces lieux.

Dans le voisinage de ces îles se faisait autrefois en grand la pêche des perles : cette industrie est bien diminuée depuis quelques années ; cependant nous pûmes remarquer encore quelques barques de ces pêcheurs, mouillées à quelque distance de la côte.

La pêche des perles de ces mers est faite par des plongeurs nègres, instruits dès leur plus tendre enfance pour ce pénible et dangereux métier. Les huitres qui contiennent ces perles sont fixées par leur écaille aux rochers du fond de la mer : le plongeur attaché à une corde, porte un marteau à la main et un petit panier à la ceinture ; il descend à pic dans l'eau, de la barque où se tiennent ses associés de travail : arrivé sur les rochers du fond,

il détache à coups de marteau les huîtres qu'il met dans son panier ; quand il sent qu'il ne peut supporter plus longtemps le manque de respiration et que la suffocation le menace, il donne un signal avec la corde et ses compagnons, restés dans la barque, se hâtent de le retirer avec le produit de ses courts instants de travail. Le pêcheur revient à l'air toujours très fatigué, quelquefois prêt à défaillir et rendant du sang par les narines. Toutes les huîtres ne portent pas de perles, et les perles qu'on en retire ne sont pas toutes belles : une perle de premier choix est le fruit de bien des pénibles plonges de ces pauvres nègres, qui, pourtant, s'attachent à la poursuite de cette industrie, comme le chasseur de chamois des Alpes s'attache à ses périlleuses courses au milieu des précipices et des glaciers. Les professions, dont l'exercice est accompagné de dangers plus qu'ordinaires, semblent avoir pour l'homme une espèce de fascination, et ceux qui les exercent les abandonnent plus difficilement qu'on ne fait généralement des autres occupations de la vie.

Les eaux de l'embouchure du Golfe de Californie m'offrirent un spectacle que je trouvai bien étrange, alors que je m'amusais à le contempler du haut de notre navire ; je veux parler de la présence dans ces eaux de serpents jaunes, longs d'environ dix huit pouces, qui traversent en caravanes d'une terre à

l'autre au milieu de ces files : un moment, il y en avait une quantité innumérable qui s'agitaient et se pressaient, les uns à côté des autres et à la suite les uns des autres, tout autour du vapeur qui semblait les avoir forcé à ouvrir leurs rangs pour lui donner passage.

Je me donne peut-être un plaisir égoïste à raconter tous ces petits détails, toutes ces impressions de mon voyage, à des lecteurs qui voudraient m'en trouver plus sobres ; mais j'éprouve à redire tout cela, au coin du feu canadien, une jouissance telle qu'il me semble que ceux qui auront la patience de me lire auront bien l'indulgence de me pardonner ces longueurs et ces inutilités.

XXXVIII

PANAMA.

Enfin le *Golden Gate*, après dix jours d'une marche rapide, arrivait en vue de Panama, dans l'après-midi du 13 avril 1852. A trois milles du rivage, le vapeur jetait l'ancre, et des chaloupes, toujours prêtes pour ce service, montées par d'habiles rameurs, venaient de terre pour débarquer les passagers et leurs malles.

Pour le prix de quatre réaux (cinquante centins), M. Weeks, mon compagnon de voyage, et moi, nous nous fîmes transporter au rivage avec nos bagages. Notre nacelle légère et rapide était poussée sans trop d'efforts par trois vigoureux petits indigènes, presque encore enfants, mais déjà rameurs consommés.

La surface des eaux de l'immense baie était unie comme une glace ; plusieurs bâtiments de guerre de diverses nations étaient ancrés en face de la ville, reposant mollement sur l'onde avec leurs sabords ouverts, armés de leurs canons ; image de la guerre au sein du calme de la nature.

Les hôtels de Panama étaient déjà encombrés de plus de deux mille voyageurs, les uns allant, les autres

revenant, et ce fut avec toutes les peines du monde et moyennant grosse finance que nous pûmes trouver un gîte pour la nuit. C'était un spectacle curieux de voir les rues de la ville remplies de ces étrangers de toutes langues et de tous pays.

Panama est une ville intéressante à voir et qui présente tous les avantages et les inconvénients des anciennes cités, plus pittoresques et plus compactes que les cités modernes, plus difficiles à la circulation, avec des maisons de moindre apparence, mais réellement plus sûres et plus confortables : ces anciennes villes sont mieux faites pour la vie de famille, la vie d'intérieur, que pour la vie des rues qui y sont étroites et tortueuses. Panama porte le caractère d'une vieille place forte et d'une ville toujours éminemment espagnole et catholique.

Les murailles et les remparts mal entretenus sont dégarnis de presque toute leur artillerie, et les plantes grimpantes, les arbres mêmes, ont poussé dans les interstices et les crevasses que le temps a ouvertes dans les murs. Les églises et les couvents y sont nombreux, les maisons construites comme des forteresses, portant presque toutes des niches ornées de madones et d'autres petites statues ; et rien n'est plus commun que de rencontrer des hommes et des femmes

à genoux sur le trottoir, disant religieusement leurs prières devant une de ces niches, sans s'occuper des passants. Ce sont des prêtres, appartenant aux anciens grands ordres religieux, qui desservent cette population pleine de foi, mais fort en péril de ses mœurs au milieu de l'étrange autant que dangereux concours qui se fait en ce lieu.

La chaleur avait été accablante tout le jour ; sur le soir, je voulus faire, en compagnie d'un camarade de passage, une petite promenade dans la ville, du côté de la mer, pour jouir un peu des quelques haleinées plus fraîches dont mes pauvres poumons avaient grand besoin. Nous marchions à travers les rues étroites et tortueuses, mais pittoresques de la ville, lorsque mon attention fut attirée par une troupe de gros oiseaux d'une apparence demi sauvage, demi domestique, qui s'abatit, se répandant dans les rues et dans les cours, à peu près comme les corneilles 'abattent dans un champ, pour y chercher leur subsistance. Désireux de connaître quelque chose de ces singuliers oiseaux, qui, sans être des oiseaux domestiques, montraient une si grande familiarité, nous nous adressâmes à une femme du peuple, alors assise et chantant, s'accompagnant de sa guitare, à la porte d'une petite maison.

—“ Ah ! Signor, me répondit-elle, ce sont ces bons oiseaux qui sont chargés de nettoyer la ville, on

se garde bien de leur nuire, encore moins de les tuer, ils enlèvent les saletés, et dévorent les rats, les souris et autres animaux nuisibles, ils mangent aussi les insectes incommodes. ”

Effectivement je remarquai ensuite que ces oiseaux, qui sont des espèces de vautours, se promènent librement partout, se posant sur les toits des édifices publics et des maisons privées, s’abattant partout, protégés qu’ils sont par les lois du pays et bien mieux encore par les mœurs et les idées des habitants de cette bonne ville de Panama, qui ne trouvent, dans leur charmante insouciance, rien de plus commode que de laisser le service de la propreté municipale à des oiseaux du ciel qui s’en acquittent si bien.

Partout sur notre passage, dans le cours de notre promenade, on nous offrait à acheter des fruits du pays ; et ces fruits sont délicieux. Mais dans cette saison, ils sont très dangereux pour les étrangers : j’étais déterminé à ne pas mettre obstacle par ma faute à mon heureux retour en Canada, je refusai donc d’acheter de ces fruits, et bien m’en prit ; car un grand nombre de voyageurs ont trouvé la maladie et la mort à Panama pour prix d’un simple acte de gourmandise de ce genre ; je dis gourmandise car les voyageurs étaient tous avertis des dangers que couraient ceux qui se permettaient de manger ces fruits, ou qui se livraient à quelque excès que ce fut.

Un nombre considérable de malheureux voyageurs sont tombés victimes des fièvres qu'on a nommées fièvres de Panama. Les dangers viennent de la succession des pluies torrentielles et des chaleurs étouffantes, qui marquent les diverses saisons de cet endroit et en rendent le climat si meurtrier pour les étrangers.

Une ancienne route pavée, à travers l'isthme, avait jadis donné à Panama une importance commerciale qu'elle avait perdue, et que vient de lui redonner la découverte des mines d'or de la Californie. Le concours d'étrangers devint bientôt tel, que les maisons disponibles de l'ancienne ville déchue ne suffisaient plus à loger les voyageurs : on se mit alors à construire des hôtels à l'américaine, genre calculé exclusivement au profit de l'hôtelier, sans égard pour la sûreté du logeant.

O'était dans un ancien édifice converti en hôtel que j'étais descendu ; ce n'était rien moins qu'un vaste édifice ; et cependant, nous étions là quatre ou cinq cents personnes logées au dortoir commun ; car tout l'édifice avait été converti en deux uniques salles, un réfectoire commun et un dortoir commun. On comprend pourquoi je ne fus pas pressé de m'aller mettre

au lit, si tant est que je puisse appeler lit, la couche qui m'était destinée.

Il me fallut bien cependant me décider à entrer dans ce lieu de repos, qu'éclairait une lampe placée au milieu de l'appartement : j'y fus reçu par les ronflements et les tousséments de cette masse d'êtres humains entassés les uns sur les autres, ou à peu près. Je m'exécutai ! . . . Après avoir fait ma prière, j'examinai mes couvertures pour voir si quelque scorpion ou quelque centipède ne s'y était pas logé, et me couchant je m'endormis ; mais pour me réveiller de grand matin.

XXXIX

A TRAVERS L'ISTHME.

Il fallait traverser à dos de mules une partie de l'Isthme jusqu'à la petite ville de Gorgona, située à l'embouchure de la petite rivière du même nom qui se jette dans la rivière Chagrès. Ce voyage se faisait en caravane, vraie macédoine de toutes sortes de gens, au sein de laquelle on pouvait entendre parler presque toutes les langues de l'Europe.

Une agréable surprise nous attendait à l'endroit où nous allions régler le prix du voyage avec le propriétaire de nos montures. Nous trouvâmes là deux princes de l'Eglise, dont nous devions être les compagnons de voyage. Ces deux illustres prélats étaient Nos Seigneurs l'Archevêque de l'Oregon et l'Evêque de la Californie : le premier, Monseigneur Blanchet, canadien né dans le diocèse de Québec, se rendait au Canada dans l'intérêt des affaires religieuses de son église, et le second, Monseigneur Alemany, de San Francisco, se rendait à New York pour des affaires de même nature, touchant la nouvelle chrétienté californienne. Nous eûmes le bonheur d'être

introduits à ces apôtres du Nouveau Monde, bien résolus à ne pas les perdre de vue de tout le voyage.

Notre caravane était considérable, elle ne comptait pas moins de neuf cent cinquante voyageurs, montés sur autant de mules. La malle des États-Unis et le trésor des valeurs d'or expédiées de Californie étaient portés à dos de mulets par environ une centaine de ces bêtes : cinquante naturels de Panama, armés de sabres et de carabines, faisaient escorte.

Nous partîmes le matin de Panama : un soleil superbe s'était levé, nous promettant du beau temps, mais une chaleur étouffante. Je jetai un dernier coup d'œil sur l'océan en ce moment si tranquille, mais dont j'avais, plus d'une fois, dans mon long voyage autour du Cap Horn, pu contempler les terribles fureurs. Je me disais en moi-même :—encore quelques étapes, et je vais revoir notre cher Canada et tous les êtres chéris qui m'y attendent.

Une foule de jeunes enfants, portant des fruits, couraient aux côtés de la caravane qui se formait lentement, en défilant les rues étroites de Panama : nous saluâmes les vieux édifices de cette cité qui porte en elle un parfum d'antiquité qui manque au

cœur et à l'esprit dans les villes américaines, et bientôt nous entrâmes dans la campagne cultivée qui avoisine la ville.

Les deux prélats avaient eu la bonté de nous accepter, mon ami et moi, comme associés de voyage : nous cheminions ensemble solidement établis sur nos mules, aux derniers rangs de la caravane. Rien de plus enchanteur que le sentier que nous parcourions en ce moment, tout bordé de cette riche et luxuriante végétation des tropiques ; les orangers et les citronniers encadraient la route, les jardins ornés des plus belles fleurs étaient entourés de haies de cactus en pleine floraison. A côté des habitations croissaient le riz et la canne à sucre que ces bonnes gens cultivent, ou plutôt, laissent croître pour leur propre usage. Les habitants, assis aux portes de leurs chaumières, nous saluaient amicalement, et de nombreux enfants venaient nous offrir des bouquets et des fruits. Nous admirions toutes ces choses, au sein d'une atmosphère embaumée, mollement bercés par l'allure douce et tranquille de nos excellentes montures.

Ce jardin continuel s'étendait jusqu'à quelques milles de Panama ; après avoir franchi cette distance, nous entrâmes dans la forêt qui couvre les flancs et les sommets des Cordilières, comme on sait, fort abaissées dans l'Isthme. Ici disparaissaient les traces de la culture pour laisser à la nature primitive le domaine du sol.

Ces forêts sont formées de grands bois des espèces les plus précieuses : des singes gambadaient et grimaçaient, pendus aux branches de ces arbres, des perroquets aux couleurs variées, sifflaient en voltigeant sous ce vaste couvert : dans les touffes des arbustes en fleurs qui croissent aux pieds des grands arbres, des colibris de toutes nuances bourdonnaient... Tout cela est superbe à voir ; mais n'allez pas vous reposer sur ce sol si richement paré, n'allez pas vous endormir surtout à l'ombre de ces bosquets fleuris ; car des reptiles venimeux sont cachés sous l'herbe ; des insectes poisonneux habitent ces taillis où vous voyez briller les couleurs si chatoyantes de l'oiseau-mouche, et, surtout, la fièvre des tropiques est là en germe dans cette atmosphère de soleil et de parfums.

Notre voyage, à dos de mules, dura toute la journée, à travers les chemins ouverts dans les montagnes et les lits de marais desséchés qui deviennent presque des lacs, dans la saison des pluies qui tombent par torrents pendant des mois entiers. Le soir, nous arrivâmes à la petite ville de Gorgone, bâtie sur les bords de la Rivière Chagrès, au milieu de l'Isthme.

En un instant, toutes les petites maisons de Gorgone avaient été envahies par les voyageurs, inquiets de se trouver un gîte pour la nuit tant est dangereuse une

nuit passée à la belle étoile dans ces régions où des maladies nous arrivent avec le parfum des fleurs, et où l'on inspire la fièvre avec la chaleur si douce en apparence des nuits tropicales. Un grand nombre étaient encore sans abri, lorsque nous arrivâmes, étant des derniers. Cependant, grâce à notre qualité de français, grâce à nos illustres compagnons. Nos Seigneurs les Evêques d'Orégon et de San-Francisco, nous pûmes obtenir le couvert dans la chaumière d'un portugais établi depuis deux ans dans l'endroit.

De tous les voyageurs de l'Isthme, les américains étaient ceux qui obtenaient le plus difficilement l'hospitalité, ailleurs que dans les hôtels tenus par leurs compatriotes : leurs manières désagréables, leur grossier sans façon, leurs exigences arrogantes et leur brutalité, les rendent antipathiques au suprême aux races à mœurs douces et polies, que l'Espagne et le Portugal ont établies dans ces régions, où elles se sont identifiées les aborigènes, eux-mêmes disposés à la politesse et aux égards des sociétés policées. Cela a fait qu'il est péri comparativement beaucoup plus d'américains que de voyageurs d'autres nationalités dans ces régions qui ont donné tant de victimes, à cette époque des voyages vers la Californie.

Les habitants de Gorgone, ne voulant pas fermer leurs maisons, quand tant de gens avaient besoin

d'abris, se hâtaient de choisir pour hôtes des gens parlant l'espagnol, l'italien, le français, l'allemand, lesquels se présentaient à eux avec des formes polies et comme des obligés, au lieu d'affecter des airs de domination et de conquête.

La nuit que nous passâmes à Gorgone fut pluvieuse, et un assez grand nombre d'américains durent s'abriter de leur mieux et de cent manières ; toutes les maisons étaient encombrées, sans avoir pu loger tout le monde alors réuni sur les bords de la Chagrès : nous nous rencontrions avec les voyageurs qui devaient reprendre le lendemain nos mules, en route pour Panama.

Le nombre des insectes qui tourmentent les malheureux forcés de coucher dehors est incalculable, il en est un, entre autres, heureusement assez rare, qui mettrait en danger l'existence de celui qui ne saurait pas apporter un prompt remède à ses attaques ; cet insecte est appelé par les habitants du pays *La Nigua* :

Un américain qui avait couché sur le sable des bords de la Chagrès, n'ayant pu trouver un gîte, s'était senti piqué sous l'ongle d'un des doigts du pied pendant la nuit. Cette piqûre, médiocrement sensible d'abord, produisit bientôt une démangeaison insupportable ; la douleur augmenta graduellement, et un petit point noir se laissait voir à l'endroit affecté. Les

camarades du malade ne savaient pas tout ce que cela voulait dire, et ne savaient que faire pour apporter remède à ce mal étrange pour eux. Au matin, l'américain, dont les souffrances allaient croissant, se tordait de douleur, lorsqu'il vit venir à la rivière une femme du pays, à laquelle il s'adressa pour savoir ce que pouvait être sa maladie et quels soins il fallait y apporter.

—C'est la Nigua, s'écria la femme ; il faut enlever ses œufs. Et prenant une aiguille à son mantelet, elle ouvrit, sous l'ongle, la petite vésicule noire qu'on y voyait, la vida et la remplit de cendre de tabac.

La Nigua, voyez-vous, dépose ses œufs dans la blessure qu'elle fait ; ces œufs dans quelques heures s'échauffent et éclosent, et les nouveaux petits êtres déterminent sous la peau tout le mal dont je viens de parler. Si on n'y porte un prompt remède, la gangrène se déclare avec une fièvre violente, et le moindre malheur qui puisse arriver à cette époque de la maladie est une amputation heureuse du membre attaqué par cet horrible petite bête.

Beaucoup de gens ne peuvent habiter permanemment ces régions chaudes, n'arrivant jamais à se concilier avec l'idée de se voir exposées sans cesse aux attaques et même au simple voisinage des insectes

et reptiles dangereux ; le nom seul de la tarentule, du scorpion, des vipères, de la nigua leur donnent des crispations de nerfs ; de fait, il faut avouer que ce n'est pas un petit inconvénient de ces climats, si favorisés sous d'autres rapports : tant il est vrai que chaque contrée fournit ses avantages et se trouve soumise à ses inconvénients. Nos pères, gais autant que sages, nous ont laissé un refrain dont nous, leurs descendants, devrions bien faire un précepte.

“ Nous sommes bien, tenons-nous y

“ Peut-être, ailleurs, serions nous pis ! ”

A quinze milles de Gorgone un convoi du chemin-de-fer nouvellement organisé nous attendait pour nous conduire à Aspinwall ; le trajet de Gorgone à la station de cette voie ferrée se faisait par canots sur la rivière Chagrès. De grand matin, donc, après avoir pris une nuit de repos dans nos logements de Gorgona, nous étions à débattre le prix de notre passage avec les canotiers du pays dont les embarcations couvraient la rivière. Il n'y avait pas de temps à perdre, et le débat ne fut pas long ; les canotiers avaient fixé le prix à huit piastres, et, bon gré mal gré, il fallait en prendre son parti, payer les huit piastres ou rester à Gorgona ; c'était à prendre ou à laisser.

Il faisait un temps maussade, le soleil dardait des rayons de feu et, de temps en temps, un orage de pluie venait nous inonder. Pour passer le temps les

passagers chantaient tour à tour des chansons de leur pays : les américains, qui ne chantent guère, faisaient eux partie de ce concert en criant—*hurrah ! hurrah ! hurrah !* sans s'ennuyer de ce délicieux refrain que semblaient goûter fort peu le reste des voyageurs, encore moins nos canotiers accoutumés à leurs douces romances espagnoles.

Ce voyage en canot ne manque ni d'intérêt ni de charme, il doit être délicieux quand on le fait par un temps ni trop chaud ni trop humide. Les bords de la rivière offrent partout une végétation qui semble encore renchérir sur la végétation si riche partout de ces climats : ici c'est un épais gazon d'un vert vigoureux parqueté de fleurs ; là ce sont des arbres gigantesques entrelacés de lianes qui forment des berceaux impénétrables aux rayons du soleil. Mais ces gazons ces berceaux de verdure fourmillent de reptiles venimeux et d'insectes pour le moins dégoûtants, inconnus dans nos climats du Nord. Il ne ferait pas toujours bon de se laisser séduire par la beauté des lieux pour aller se reposer sur ces rives : c'est à peine si nos canotiers, gens du pays, comme je l'ai dit, osent de fois à autre s'aventurer sur le rivage pour tirer à la cordelle leurs canots. Les canotiers de la rivière Chagrès descendent leurs canots à l'aviron et les remontent à la perche où la cordelle : ils appartiennent à la race aborigène, mais ils parlent

l'espagnol : leur costume est des plus simples, frisant la nudité.

La rivière Chagrès est tortueuse, quelquefois rapide et partout encaissée dans cette végétation tropicale dont il est difficile de se faire une idée juste sans la voir. Des oiseaux inconnus aux pays froids et surtout des perroquets font briller la variété de leurs livrées éclatantes aux yeux du voyageur. Dans l'onde, les alligators fuient entre deux eaux ces voyageurs qui viennent ainsi, en aussi grand nombre, troubler leurs retraites naguères si paisibles : d'énormes tortues reposent lourdement au bord de la rivière, en se chauffant au soleil. Imaginez, lecteurs, l'étrange spectacle que cet ensemble constitue pour un homme de nos pays septentrionaux.

On avait, à l'époque dont je parle, fait pratiquer par les habitants du pays un chemin de raccourci pour éviter ce voyage assez difficile et assez coûteux par la rivière ; mais les quelques heures de marche, qu'il fallait faire à travers ce sentier de la forêt, suffisaient souvent pour faire contracter au voyageur une maladie particulière connue dans la contrée sous le nom de *buelta*, qui présente pour symptômes caractéristiques des maux de tête, une gêne dans la respiration, des nausées et souvent des agitations

spasmodiques dans les membres. Pour peu que la *buelta* dure, le malade tombe dans un état de prostration telle qu'il lui est impossible de continuer sa route sans secours. Malgré qu'il suffise de prendre quelques heures de repos au grand air pour revenir de cette singulière affection, le danger de la contracter a fait que la route de terre, dont je viens de parler, a bientôt été tout à fait abandonnée.

Nous étions partis de grand matin de Gorgona et il était midi lorsque nous entendîmes le sifflet de la locomotive qui traînait un convoi arrivant d'Aspinwall. Les passagers que portait ce convoi devaient prendre nos canots pour remonter la rivière et, nous, nous prenions nos places dans les voitures qui devaient nous mener à Aspinwall. C'était ainsi, partout sur les routes qui menaient en Californie à cette époque, un va-et-vient continuel d'émigration et de contre-émigration.

Le chemin de fer sur lequel nous allions nous aventurer était alors tout nouveau : tracé à travers la forêt épaisse et des précipices affreux, c'était bien la route la plus fantastique qu'on puisse imaginer : en certains endroits la voie ferrée était établie sur des charpentes si frêles qu'on eut dit que notre convoi était monté sur des échasses.

Nous n'avions que quinze à vingt milles à parcourir ainsi. Bientôt donc le convoi sortit de la forêt pour nous laisser voir l'immensité de l'Océan Atlantique s'ouvrant devant nous ; nous arrivions à Aspinwall où nous attendait un vapeur de la Compagnie qui avait le monopole de la route de Panama, ce vapeur sur lequel nous devions prendre passage était le *Crescent City*, lequel était loin d'être aussi magnifique que le *Golden Gate* que nous avions laissé à Panama.

XL.

D'ASPINWALL A NEW-YORK.

Aspinwall, à l'époque de mon retour, n'était qu'un simple débarcadère, nouvellement établi : quelques maisons en voie de construction, quelques barraques de bois servant de logements aux employés du chemin de fer et de la compagnie des vapeurs, ou des restaurants pour les nombreux voyageurs amenés dans ces parages.

Avant l'acquisition des immenses terrains du débarquement d'Aspinwall par la puissante compagnie qui venait de s'assurer le monopole du transport sur la route de Panama, Chagrès, petite ville, peuplée presque exclusivement par des aborigènes, était le lieu de débarquement et d'embarquement des vapeurs californiens. Chagrès est situé à une assez grande distance d'Aspinwall à l'embouchure de la rivière du même nom ; naguères encore inconnu, ce village jouissait alors d'une réputation peu enviable pour avoir, par son insalubrité, causé la mort à des milliers de voyageurs. Une autre raison qui a fait choisir

Aspinwall et abandonner Chagrès est la différence énorme qui existe entre les deux endroits comme ports de mer, le dernier étant exposé aux coups des tempêtes si terribles sur ces mers tourmentées, et le premier offrant un abri comparativement très sûr aux navires qui le fréquentent.

A l'heure où j'écris, Aspinwall a pris une importance qu'on n'eut guère soupçonné il y a un quart de siècle ; des quais considérables ont été construits et une petite ville a surgi sur cette plage naguères encore sauvage. Un chemin de fer, traversant les forêts, les montagnes et les marécages de l'Isthme, transporte en quelques heures le voyageur d'un océan à l'autre.

Une autre ligne a été établie par la compagnie Vanderbilt par le Nicaragua, qui a fait et fait encore concurrence à la ligne de Panama ; cette route du Nicaragua, incontestablement inférieure sous tous les rapports, a réussi, par des affiches trompeuses et une réduction dans les prix, à tromper un grand nombre de voyageurs dont la trop grande confiance a été terriblement punie. Depuis, cependant, une seconde compagnie de transport, acquéreur des intérêts des fondateurs Vanderbilt, a réussi à améliorer cette route, au point d'en rendre la fréquentation sans dangers, avantageuse même au point de vue du bon marché relatif.

Nous étions donc arrivés à Aspinwall, devant nous était la mer, en ce moment calme et paisible, sur laquelle j'allais encore m'embarquer ; cette fois, non pas pour m'éloigner de mon pays, de tous ceux qui m'étaient chers dans le monde, mais pour m'en rapprocher : au moins, me disais-je en moi-même, chaque tour de roue de ce vapeur sur lequel je vais confier mes jours à l'océan, chaque tour de roue est un pas en avant sur le chemin de mon pays.

Le *Crescent City* attendait au bout du quai, l'embarquement des passagers que venait d'amener le chemin de fer ; le colosse chauffait ses immenses fournaises, dont les énormes cheminées déversaient dans les airs une fumée noire et épaisse qu'une petite brise légère de terre étendait au loin au-dessus de l'onde.

Trois heures avaient suffi pour compléter l'embarquement ; les voyageurs et leurs bagages, le trésor des exportations d'or de la Californie et les malles de la Poste aux lettres, tout était entré dans les flancs de l'énorme navire. Le soleil se couchait à l'Occident, le ciel était pur et serein, la surface de la mer était unie comme une glace, le capitaine donne l'ordre du départ, on lâche les amarres qui retenaient le navire captif au quai ; le mouvement des machines qui secouent la charpente du navire se fait sentir, les roues commencent à battre l'onde de leurs immenses

aubes, avec cette régularité monotone qui donne tant à rêver dans les jours ennuyeux d'une longue traversée sur mer.

Le cap au large nous laissons promptement la terre. Les passagers, assis, couchés ou debout sur le pont, contemplaient le beau spectacle qu'offrait en ce moment le crépuscule ; presque tous dégustaient des fruits délicieux du pays que nous venions de quitter, fruits achetés à de petits noirs qui n'avaient laissé le navire qu'après la mise en mouvement des machines, en franchissant d'un saut, avec leurs corbeilles vides l'espace déjà ouvert entre le vapeur et le quai. C'était en effet une jouissance que de mordre dans ces belles oranges et ces délicieux ananas, dont la crainte des maladies de l'Isthme nous défendait l'usage à terre. Imaginez, en effet, si c'est une privation que de se voir entouré pendant plusieurs jours de ces fruits rafraîchissants autant que savoureux, au sein d'une atmosphère toute de feu, de voir les gens du pays en user à cœur joie et de ne pouvoir y toucher : véritable supplice de Tantale qu'il nous avait fallu subir, à peine de risquer de faire une de ces maladies qui ont emporté, dans ces régions meurtrières aux étrangers, une foule incroyable de malheureux voyageurs californiens.

Je reposai bien cette première nuit de notre voyage

d'Aspinwall à New-York, sans crainte des fièvres, des scorpions, des tarentules, des centipèdes et des nigua.

Nous traversâmes donc cette belle mer qui forme le Golfe du Mexique, parsemé de ces îles sans nombre que se sont appropriées, en se les disputant, souvent les diverses puissances de l'Europe. Nous cotoyâmes Saint Domingue, dont l'aspect me remettait en mémoire les terribles massacres des planteurs français par leurs anciens esclaves. Un point à l'horizon nous fut désigné comme indiquant l'île anglaise de la Jamaïque ; à l'Ouest de la ligne que suivait notre vapeur, nous vîmes Cuba, cette perle des Antilles, ce bijou que l'Espagne conserve avec un soin jaloux et, certes, bien légitime.

Traversant ce dédale d'îles et franchissant l'espace avec vitesse nous approchions du terme de notre course sur mer ; car notre navire allait d'Aspinwall à New-York sans faire de relais.

Nous fûmes témoins, sur l'Atlantique, le soir du douzième jour de notre traversée, d'une chasse à la baleine. Un baleinier américain faisant route pour les mers du Sud, sans doute, avait aperçu ce qu'on appelle en terme de l'art un banc de baleines ; nous le vîmes mettre un instant en panne pour lancer à la

mer deux de ses chaloupes. Les hardis pêcheurs se dirigèrent alors, à force de rames, vers l'endroit où les énormes cétacés prenaient leurs ébats, sans se soucier, probablement, de ces quelques pygmées qui s'avançaient contre eux, montés sur des frêles barques, qui semblait de légères coquilles.

Nous vîmes manœuvrer les deux baleinières, nous vîmes le harponneur de l'une d'elles lancer son harpon sur une des baleines, nous vîmes celle-ci bondir, entraînant la chaloupe dans sa course rapide, puis s'arrêter, puis repartir encore. Mais la nuit qui arrivait et l'éloignement nous empêcha d'assister des yeux à la fin de cette lutte de l'homme avec le géant de la création animale. Quand la nuit prit, le navire baleinier était, cependant, encore en vue, mais très loin, nous ne distinguions guères plus que les jeux de fusées qu'il lançait pour diriger la course de ses chaloupes et maintenir avec elles ses communications.

Avant le jour nous étions dans les eaux de pilotage de la baie de New-York ; un bateau-pilote vint nous accoster, pour nous donner le pilote qui devait diriger notre course à travers les chenaux difficiles qui conduisent à la rade de la Babylone commerciale du Nouveau Monde.

La nuit était sombre et froide, un vent assez violent

soufflait en ce moment, presque tous les passagers dormaient dans leurs cabines, le navire allait à grande vitesse, lorsqu'une violente secousse vint ébranler le bâtiment qui s'arrêta court. Les voyageurs éveillés en sursaut, sortaient de leurs chambres dans les toilettes les moins convenables du monde, la plupart et surtout quelques femmes, criant d'épouvante, ne sachant ce qui était arrivé et s'imaginant déjà voir sombrer le vapeur.

Le capitaine et ses officiers s'efforçaient de calmer les terreurs de ces malheureux, en leur expliquant qu'il n'y avait aucun danger, que le navire avait tout bonnement touché sur un de ces bancs de sable, si nombreux à l'entrée de la baie de New-York.

Nous demeurâmes cependant quelques heures échoués sur ce banc de sable et ce ne fut que la marée montante du matin qui put, en nous remettant à flot, nous permettre de continuer notre course.

Enfin, le dimanche, 28 avril 1852, le *Crescent City* nous déposait à neuf heures du matin sur un quai de New-York, contents d'avoir encore une fois pu échapper aux dangers de la mer.

XLI.

LE RETOUR ET MES RÉFLEXIONS.

Je n'avais pas grand' chose à faire à New-York et j'avais hâte de toucher le sol de ma patrie ; aussi ne restai-je pas longtemps sur le territoire américain : le deux Mai, quatre jours après mon arrivée à New-York, je prenais congé de mon camarade de voyage, M. Weelks, et deux jours après j'étais dans les bras de mes chers parents, après une absence de plus de deux ans et demi.

Je n'essaierai pas à peindre les joies du retour, les sentiments qui m'agitèrent alors ; mais je dirai que je formai en ce moment la résolution bien ferme de ne plus quitter ma patrie. C'est en vain que la Californie, ce beau pays, s'est enrichie des travaux de l'agriculture, que sa société, alors livrée aux affreux caprice de *la loi de Lynch*, s'est depuis un peu régularisée, que les voies de communication qui y mènent se sont améliorées, que le télégraphe a anéanti presque la distance qui la séparait du reste du continent ; pour moi, ses avantages que je reconnais, ses beautés que